

# Les poèmes du sieur d'Expilly à madame la marquise de Monceaux

Expilly, Claude (1561-1636). Les poèmes du sieur d'Expilly à madame la marquise de Monceaux. 1596.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

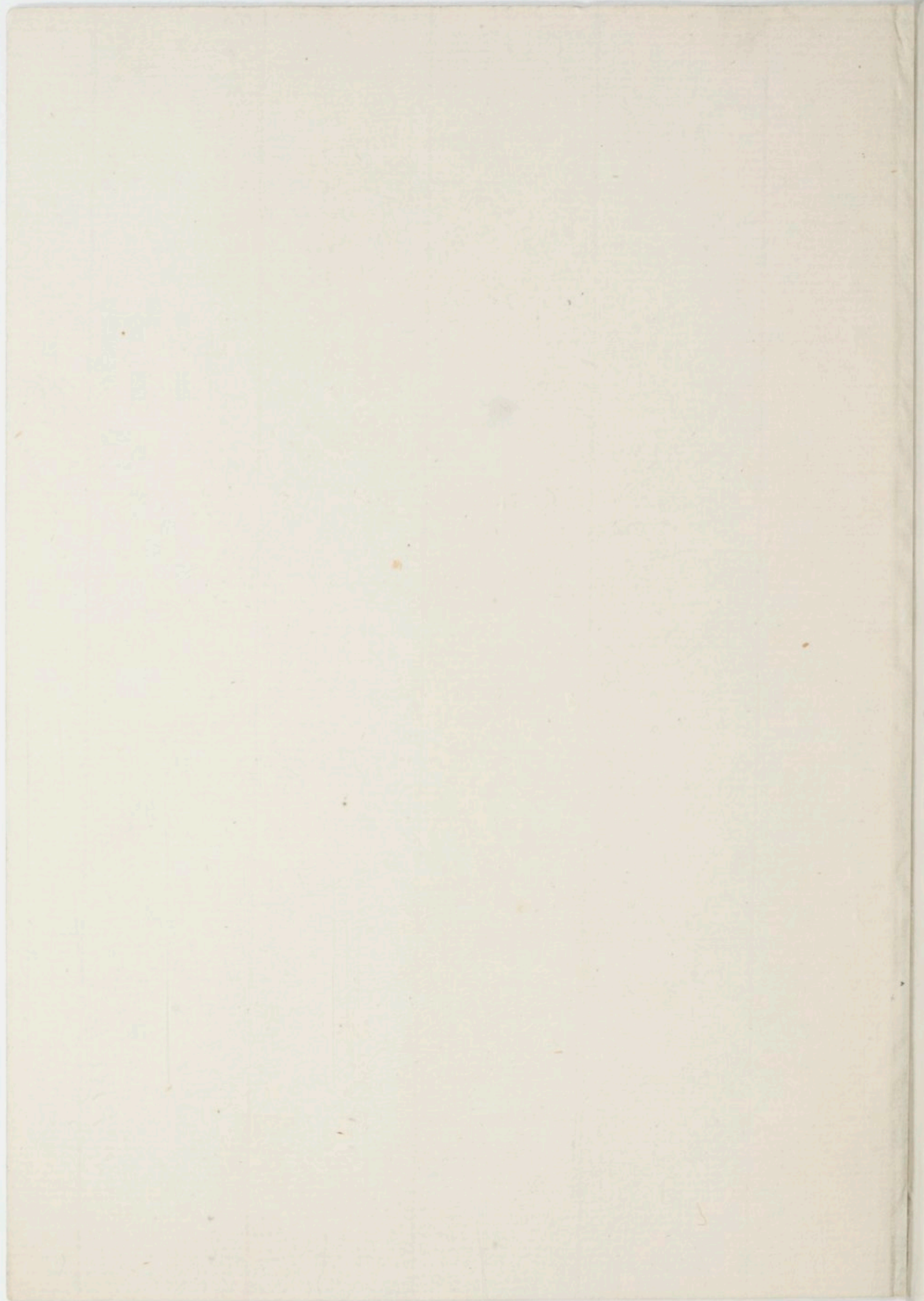


INVENTAIRE

Ye 2774

Y











Ye

2774





Tombeau de messire Laurens de Galles,  
seigneur du Mestral, du Viuier, & de Voiron;  
occis deuant la ville de Cremieu,  
en Feurier 1590.

**D**onnez à pleines mains des Lys & des Lauriers,  
Que ie couure de fleurs ceste Fleur des guerriers,  
Ce braue enfant de Mars, ieune sion des Galles,  
Qui rendit en dix ans ses louanges esgales  
Aux honneurs meritez de ses nobles ayeux,  
Dont le renom franchit la nuit des siecles vieux.

Je ne veux point de pleurs: qui meurt dedans les armes  
Est plus digne de los qu'il n'est digne de larmes:  
Laissons plaindre & pleurer les meres dont les fis  
Par ce vaillant Achille ont esté desconfits,  
Lors qu'au gros des combats, eslançé comme un foudre,  
Il les renuersoit morts dans le sang & la poudre.

Il n'arriuoit encore aux iours de son Prim-temps,  
Et à peine passoit le terme de seze ans,  
Que, nourri dans le sein des Muses & des Lettres,  
En sçauoir & raisons il surmontoit ses maistres.

Ce que la main supreme a basti dans les Cieux,  
Tant de prompts mouuemens qui deçoient nos yeux,  
Les logis du Soleil, les dances mesurees  
Des Astres, attachez aux voutes azurees,

†

+

Exulley



Artisans des destins, la Lune au front cornu,  
Et son objet instable estoit de lui connu.

Sa memoire tenoit, ainsi qu'en une table,  
Toutes les regions de la terre habitable,  
Les plages & les mers, les fleuves & les monts,  
Les fertiles terroirs, ceux qui sont infeconds,  
Les plantes, les metaux, & des fameuses villes  
Les Magistrats, les loix & Polices civiles:  
Et, sans avoir couru plus loin que de tes murs,  
Paris, il cognoissoit, mieux qu'Ulysse, les mœurs  
Des peuples estrangers; il sçauoit leurs histoires,  
Leurs grandeurs, leurs Estats, leurs pertes & victoires,  
Leur naissance & leur fin. Des belliqueux Gaulois,  
Depuis que Pharamond nous apporta ses Loix,  
Il racontoit les noms, les progres & les gestes,  
Qui les ont, comme Hercule, assis aux rangs celestes:  
Ces Charles, ces Louis, terreur de l'Vniuers,  
Dont le sceptre a battu tant d'ennemis diuers,  
Estoiert tous ses discours; & les palmes hautaines  
De ces vieux champions, valeureux capitaines,  
Qui, suiuant de leurs Rois l'Oriflamme redouté,  
Ont maint & maint païs à la France adiouté;  
Qui pour la foi de Christ, mesprisans la fortune  
Et le marbre inconstant des plaines de Neptune,  
Delaisserent chez eux tout ce qu'on a de cher,  
Et furent en Syrie un haut renom chercher.

Qu'il sçauoit bien ta vie, ô Ysoard de Galles,  
Qui passas des premiers les mers Orientales,  
Et des premiers forças la bresche de Sion:  
Dieu! qu'il vantoit l'ardeur de ta deuotion,

D'auoir



D'auoir quitté tes biens, tes enfans, & ta femme,  
Prodigue de ton sang, auare de ton ame:  
Qu'il s'estimoit heureux que d'un fil bien tissu  
Par la suite des ans, il se peut dire yssu  
D'un si preux Cheualier, & de ces autres Galles  
Yuién & Gaubert, cognus par les annales.

Il scauoit tous les faicts de ceux de sa maison,  
De Pierre, que l'Anglois fit mourir en prison,  
De Iean, qui receuant mainte playe honorable  
A Monleri, s'acquit un renom perdurable;  
Et marquant par sa mort sa valeur & sa foi,  
Tout espuisé de sang cheut aux pieds de son Roi;  
Comme fit Iean son fils sur les riués du Tare,  
Quand des Italiens l'insolence barbare  
Voulut fermer le pas à Charles inuaincu;  
Là ce vaillant guerrier receut dans son escu  
Plus de traits, plus de coups que Sceue, qu'on renomme,  
N'en receut, combattant pour le vainqueur de Romme.

Il scauoit tout cela: dont un bouillant desir  
D'ensuiure ces hauts faicts vint son ame saisir.

Quoi, donques, Apollon, les Muses & Mercure  
Me retiendront, dit-il, tousiours à l'ombre obscure?  
Et les trompeurs appas de mes liures forciers  
Me feront forligner de tous mes deuanciers?  
Sera, donc, de ma main la racine coupee  
De tant de verds Lauriers acquis par leur espee?  
Je vois encor chez moi les brands & les harnois  
Dont deux de mes ayeux combattans autresfois  
L'un aux champs de Rauenne, & l'autre à Serizoles,  
Se firent admirer aux bandes Espagnoles.



Je garde encor l'Idée entière en mes esprits  
 De ce grand Oliuier de qui l'estre i'ai pris,  
 Qui iusqu'au dernier iour endossa la cuirace,  
 Sage, heureux, & vaillant: Et donc, fuyant leur trace,  
 Je cacherais ma vie, estonné des combats?  
 Ha! non, plustost ie veux qu'un glorieux trespas,  
 Pour l'honneur de mon Roi, m'emporte entre les armes,  
 Que croupir, cazanier, enyuré de vos charmes:  
 Adieu, Muscs, adieu, i'abandonne vos arts,  
 Vos Lauriers ne sont point si beaux que ceux de Mars:  
 Je quitte de bon cœur l'isle de Lycomedé,  
 Et ne veux imiter celui que Palamedé  
 Sagement descouurit n'estre priué de sens,  
 Quand pour n'aller à Troye il labouroit les champs;  
 Et, feignant n'estre propre aux ruses de la guerre,  
 Semoit, en lieu de grain, du sel dessus la terre.  
 Plustost i'irai chercher aux païs estrangers  
 L'honneur, qui ne s'acquiert qu'au milieu des dangers:  
 Plustost i'irai trouuer les occasions belles  
 Sur les bords du Danube, où les Turcs infideles,  
 Esleuans leur Croissant, ont brisé les Autels,  
 Et banni le saint Nom du Sauueur des mortels:  
 Plustost le Rhin fuyant dans le sein d'Amphitrite  
 Me verra sur sa riuée, où l'Espagnol irrite  
 Les Bataues vaillans, que iadis les Romains  
 N'ont sceu du tout ranger sous l'effort de leurs mains.  
 Mais, ô France fertile en guerres intestines,  
 Qui contre ton repos si fierement t'obstines,  
 Tu ne fournis que trop de suiet aux soudars,  
 Tes champs ne sont que trop les theatres de Mars;

Tant



Tant les diuisions, la peste des Empires,  
 Font que contre ton bien toi-mesme tu conspires.  
 Je veux, donc, pour mon Roi, le plus grand des Humains,  
 Armer mon cœur d'audace, & de glaiue mes mains.

O, bien-heureux esprits, chers esprits de mes peres,  
 Fauorisez mes vœux & les rendez prosperes;  
 Au trauers des torrens, des feux, & des rochers  
 Je suiurai vostre trace: Et vous, mes freres chers,  
 Que ie deuance en âge & non pas en courage,  
 Allons-nous opposer tous trois à cest orage:  
 Et, suiuan ce grand Prince aux armes si cognu,  
 Que le droit de nos Rois soit par nous maintenu:  
 Tonsiours, en toutes parts nos Rois nous soient augustes,  
 Tonsiours souffrons leurs loix, soient iniques ou iustes,  
 Et pour loix receuons leurs hautes volontez;  
 C'est pour eux que l'espee est ceinte à nos costez:  
 La seurté de leur sceptre & garde de l'Empire,  
 C'est tout l'heur & l'honneur où mon desir aspire,  
 De mourir en leur nom, les armes dans le poingt,  
 Du sang pour eux versé la gloire ne meurt point.

De ces masles propos son ame il aiguillonne,  
 Son esprit s'en esmeut, tout son sang en bouillonne,  
 Plus il n'aime plus rien que les glaiues trenchans,  
 Il part, & laisse à part les Muses & leurs chants,  
 Vient au camp de la Mure, assise en Matezine,  
 Que le Drac mugissant de son onde voisine,  
 Que le Pont de Cognet & celui de Pontaut  
 Enferment dans les monts & de Serre & de Haut.  
 Là Mars est en fureur, là maint bruyant tonnerre  
 Bat la foible muraille & fait trembler la terre;



Rend les flancs aveuglez, les remparts descouverts,  
 Et les chemins d'honneur aux guerriers tous ouverts:  
 La place est toute en feu, l'air tout autour resonne;  
 La Mort, non iamais soule, en mille endroits moissonne  
 Assiegeans, assiegez, sa faux par tout paroist,  
 Et plus elle en abbat, plus sa fureur accroist:  
 Les uns d'un plomb fatal acheuent leur iournee,  
 Les autres, foudroyez, ainsi que Capanee,  
 Restent dans le fossé qui leur sert de tombeau:  
 En peut-on desirer un plus digne ou plus beau?  
 L'un court à la tranchee, où sans cesse lon tire,  
 L'autre, chargé de coups & d'honneur, s'en retire:  
 L'un recognoit la bresche, & la iugeant de pres,  
 La trouue raisonnable: on dresse les apprests,  
 Le soldat assiegé, courageux, la rempare,  
 Le soldat assiegeant à l'assaut se prepare.

Là ce tyron de Mars, d'un cœur bouillant & prompt,  
 Comme il fallut donner, se range au premier front,  
 Marche, & bien que d'abbord il ait la main percee,  
 Se fait voir des premiers sur la bresche forcee:  
 Les feux, les cris, les bruits, les meurtres, ni l'horreur  
 Des morts & des blessez, ni l'aveugle fureur  
 De la fiere Ephyon n'empeschent qu'il ne perse.  
 Le gros des assaillis portez à la renuerse;  
 Se faisant faire iour par la force & le fer,  
 Tout martelé de coups il sort de cest Enfer,  
 Non autrement qu'Hercule yssit de la caverne  
 Et des feux ensoulfrez du tenebreux Auerne,  
 En despit de Pluton arbitre de la mort,  
 Ce guerrier genereux, surmontant tout effort,

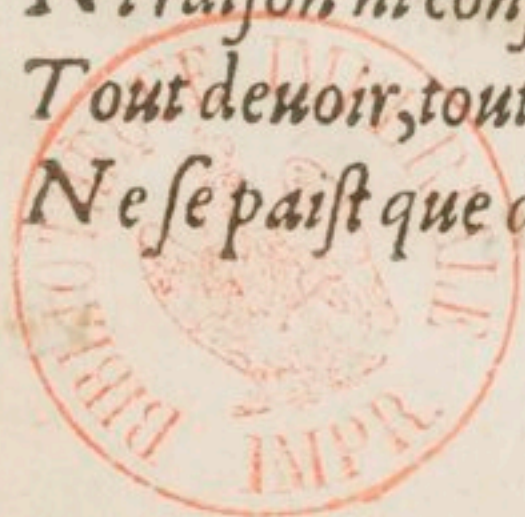
Donne



Donne, suit, & poursuit, gagne une large rue,  
 Pousse, & tant qu'il en reste il chasse, & tuë, tuë:  
 La place, en fin, est prise; Et le los publié  
 Du braue du Mestral n'est de nul oublié.

O, primices de Mars, douce & trop douce amorce  
 D'une nouvelle gloire, ô que grande est ta force  
 Dedans un ieune cœur, que la victoire espoind!  
 Ce guerrier ne sent plus en l'ame d'autre soing  
 Que l'amour de Bellonne & le choc des vacarmes,  
 Et n'estime autre part l'honneur que dans les armes.

Mais, un rayon de Paix ici bas abondant,  
 Alla de ses desseins les effects retardant:  
 On te veid, belle vierge; on te veid, sœur d'Astree,  
 Ainsi comme un esclair, luire en nostre contree:  
 Comme une fleur d'Auril à peine on t'apperceut,  
 Que la France mal sage, en mainte part conceut  
 La discorde à cent chefs, & bien tost auortee,  
 Cent Monstres parturit d'une seule portee:  
 Ton beau iour disparut, la nuit pleine d'erreur,  
 La guerre, le tonnerre allumé de fureur,  
 Les vents s'entrebattans, & la tempeste horrible  
 Font esleuer soudain un orage terrible:  
 Les François se desfont, & de malheur comblez,  
 Tournent le fer contre eux, tant leurs cerueaux troublez  
 D'ambition, de haine, & d'esperance fole,  
 De leur sain iugement ont perdu la boussole.  
 Le feu que l'ire souffle, esteindre ne se peut,  
 Ni raison ni conseil, au eugle, elle ne veut,  
 Tout de noir, tout respect sans respect elle foule,  
 Ne se paist que de sang, & n'en est iamais soule;





Tout se croule en desordre, ou se pille, ou se pert,  
 Ou se brusle, ou se gaste; Et de rien plus ne sert  
 La Maïesté des Loix, qui du glaiue menace  
 Des rebelles mutins la temeraire audace:.  
 Nulle posterité iamaïs n'approuuera  
 Tant de maux qu'ils ont faits, ni iamaïs les taira.  
 Le desbord forcené, la rage transportee  
 Iusques au flanc du Roi sa fureur a portee.  
 Quoi, donc? l'Oingt du Seigneur ne sera garanti?  
 Sera le saint respect du sceptre aneanti?  
 O, Ciel! quelle inconstance aux fortunes humaines!  
 Donc, les Rois de leur throne ont des cheutes soudaines?  
 Comme les hauts sommets sont aux vents exposez,  
 Comme on void les rochers à la mer opposez  
 Êstre minez, creusez & rebattus de l'onde,  
 Ainsi fait la Fortune aux Empires du monde?  
 Et tout dessous sa rouë est en fin abismé?

Durant ce fortunai du Mestral animé  
 D'un genereux dessein, pour l'honneur de son Prince  
 S'arme, court, & s'oppose à ceux qui la Prouince  
 Du fertile Dauphiné pensent faire perir:  
 Il veut par ses travaux la louange acquerir  
 De vaillant & fidele, & veut perdre la vie  
 Pour accroistre sa gloire & sauuer sa patrie.

Polydamas, qui l'aime à l'esgal de ses yeux,  
 Qui void que tout ce mal vient du conseil des Dieux  
 Contre nous irritez d'une iuste colere,  
 Le retient, l'admoneste, & sa fougue tempere:

Cesse, ô second Hector, de te precipiter  
 Dedans tant de hazards: la main de Iupiter,



Qui les maux & les biens sur les hommes deploye,  
 Les feux de ces malheurs rendra des feux de ioye:  
 Mais garde que le sort t'en oste le loisir,  
 Te desrobant la vie & à nous tout plaisir.

Quand la Parque vne fois nostre trame a coupee  
 Plus iamais plus pour nous sa main n'est occupee.

Ie vei n'a pas long temps sur le haut de ta tour  
 Vn Gersaut, reconnu des chasseurs d'alentour,  
 Qui mainte & mainte proye auoit desia rauie;  
 Ie le veis esleuer pour combattre la vie  
 D'un Heron passager, le Heron se haussant  
 Gagnoit l'air & le vent, & le Gersaut puissant,  
 Remontant au dessus dans le sein de la nuë,  
 Comme un trait, comme un feu fit sur lui sa fonduë:  
 Mais, ô pauvre Gersaut! ie te veis attaché  
 Dans le bec du Heron sous son aïse caché:  
 Le vainqueur & vaincu cheurent morts sur la terre.  
 Telles sont bien souuent les fortunes de guerre:  
 I'aprehende l'augure, il ne faut mespriser  
 Iupiter, qui nous veut du futur auiser.  
 Alenti donc ta course, oi ma voix, & de crainte  
 Deliure ton Voiron & tes amis de plainte;  
 Ton Voiron qui t'adore, où tes premiers ayeux  
 Furent iadis auteurs de tant de demi Dieux  
 Et la Morge qui laue en passant ses murailles  
 T'adiurent d'euitier le peril des batailles.

Desia Montelimart t'a veu dans ses fossez,  
 Desia Monteleger a veu par toi pousser  
 Et rompus cent cheuaux commandez par Vachere:  
La le chasteau d'Estole, où ceste teste chere



Ton beau-frere Charpeil se trouuoit assié, gé,  
 S'est-veu par ton secours brauement degagé,  
 Et l'Estranger par toi de Mirabel exclurre:  
 Ia le Camp de la Mure, & de Chorges, & d'Eurre  
 T'ont veu sur les rempars des premiers assaillans:  
 Et l'antique Vienne, où les Romains vaillans  
 Dressoient leurs appareils pour subiuguer la Gaule,  
 A veu sa garnison fuyant, tourner l'espaule  
 A ton bras foudroyant, dont ton nom redouté  
 Hautement fut loüé d'un & d'autre costé,  
 C'est assez pour l'honneur. Qui si souuent retente  
 Fortune & ses faueurs, void tromper son attente.

Lui, d'un front sourcilleux & d'un œil offensé,  
 Plein d'un noble dessein: Es-tu donc insensé,  
 Respond-il, de vouloir rompre mon entreprise,  
 Que le Ciel, que le Droit, que l'honneur fauorise?  
 Qu'aux oiseaux i obeïsse? Et de quoi me chaut-il  
 S'ils vont à droite ou gauche annonçant le peril?  
 Or' que l'autorité de mon Prince occupee  
 Demande à sa defence & nous & nostre espee,  
 Que les Peuples armez de flammes & de fer  
 Veulent, suiets felons, de leur Roi triompher,  
 Faut-il cesser de peur du mal qu'on se figure?  
 Combattre pour son Prince est un tresbon augure:  
 Heureux qui peut finir ses iours en le seruant.  
 Pourquoi m'iroi-ie ici des combats preseruant?  
 Pour viure plus long temps? Assez vit qui sa gloire  
 Graue de son espee au marbre de memoire.  
 Recercher les perils & se ietter dedans,  
 C'est ce qui nous fait viure & reuiure mille ans:

Ainsi



Ainsi le preux Hector, ainsi le preux Achille  
 Se firent immortels, l'un defendant sa ville,  
 L'autre la combattant: ainsi doit un guerrier  
 Desirer le Cypres pour l'amour du Laurier.  
 Voila contre les ans, voila le seul remede;  
 Fuyons donc ce doux mal qui les Mortels possede  
 L'aspre amour de la vie, & mesprisons le sort,  
 La vertu tend au Ciel, & la peur à la mort.

Ainsi tout embrasé d'une ame prompte & viue,  
 Aux portes de Cremieu le Cheualier arriue:  
 Cremieu, riche d'honneur, pour auoir quelques fois  
 Dedans ses murs receuz nos Dauphins & nos Rois,  
 Et de qui la belle isle en ses champs loge & compte  
 Mainte braue Noblesse aux armes tousiours prompte.

Ià l'alarme est dedans, & ià de toutes parts  
 Trompettes & tambours ouurent le champ de Mars,  
 La courtine est bordee, & la campagne large  
 Se couure de guerriers qui sortent à la charge:  
 Le ieune Iphidamas eschauffé d'un beau sang,  
 Deuance de six pas le front du premier rang:  
 On void le champ décroistre, & les troupes guerrieres  
 S'affronter & s'ouuir de leurs lances meurtrieres:  
 On se rompt, on se tuë, & la gresle de coups  
 Hommes, armes, cheuaux met s'en-dessus dessous:  
 Du Mestral, inuaincu, maint guerrier de sarçonne:  
 Ainsi qu'un fier Lion que la faim espoinçonne  
 Ses iubes herissant, court dans les prez herbeus,  
 Et se lance beant sur un troupeau de bœufs,  
 Qu'il escarte & deschire: ainsi dedans la troupe  
 De ceux qui sont sortis il donne, frappe, couppe,



Nul ne l'ose aborder, qui ne sente soudain  
 Que le foudre est mortel qui despart de sa main,  
 Mesmes son regard tuë, & bien que sur la face  
 Il porte d'Apollon & les traits & la grace;  
 Toutesfois, aux combats redoublant sa vigueur,  
 Il a les yeux de Mars aussi bien que le cœur,  
 Sa contenance est braue, & menassante, & fiere,  
 Et comme Merion est tout noir de poussiere.  
 Celui des ennemis, qui l'ose voir, est seur  
 De recevoir la mort, s'il ne reçoit la peur,  
 Et gaignant le rempart n'euite son espee,  
 Qui d'occire iamaïs iamaïs ne s'est trompee:  
 Ses coups, tant soient legers, sont tout autant de morts,  
 Il les pousse & recongne, & iusques sur les bords  
 Des fosses les abat: sa valeur est grauee  
 Au sein d'Iphidamas: la campagne puee  
 De morts & de mourans, & d'armes & de sang,  
 Tesmoigne la desfaite & l'effort de son brand.

Mais, las! du haut du mur le feu d'une scopette  
 D'un plomb fatal & dur lui poussa la tempeste  
 Dans le front descouvert. De ses armes vestu  
 Il broncha, comme un pin quand il est abattu  
 Par les vents ou l'acier d'une dure congnee:  
 Sa cheute fait un bruit, & sa troupe estonnee  
 Un long gemissement qui le Ciel estourdit:  
 Iamaïs plus pour un iour la France ne perdit.

La Buisse son cher frere à son secours auance,  
 Las! non plus au secours, mais bien à la vengeance,  
 De fureur agité, d'ire, & de desespoir,  
 Il se porte à la porte, & tuant il fait voir

Que



Que des freres l'amour toute autre amour excède.  
 Le tourment & le dueil qui son ame possede  
 Ne se peut commander, il court, & tourne, & vient,  
 N'a plus souci de rien, de rien ne se souvient  
 Que de venger l'iniure, ou mourir sur la place,  
 Tant ceste passion toutes autres efface.  
 Leuant l'espee en haut, d'une esclattante voix,  
 Qui iette l'espouuante, il cria par trois fois,  
 Je vous occirai tous, & vos murailles fortes,  
 Vos picques, vos mosquets, vos armes, & vos portes  
 Ne vous garantiront: Je vous occiraitous,  
 Et vous ferai tomber victime à mon courroux:  
 On veid sacrifier par le fier Eacide  
 Douze ieunes Troyens à l'ombre Menæcide,  
 Mais ie veux à mon frere offrir plus d'ennemis  
 Que sous un soleil d'Aoust on ne void de formis:  
 Tant que Clothon d'un seul tournera la fuzee,  
 Iamais on ne verra ma cholere appaisée:  
 Non, vous en mourrez tous. Ces propos acheuant  
 Il void ses chers amis le defunct enleuant,  
 Il les suit, & la playe en son ame profonde  
 Fait qu'un torrent de pleurs de ses yeux se debonde.

Belliers son autre frere, ignorant ce malheur,  
 N'auoit encor recen ce dur trait de douleur,  
 Iusqu'aux portes d'Anton il estoit allé courre,  
 Et (sçachant que Lion venoit pour le secourre)  
 Courageux aux desseins & vaillant aux effects,  
 Auoit pres de Charuis deux cens Maistres defaits  
 Et suini iusqu'au bord du Rhône sa victoire:  
 Il retournoit tout plein d'allegresse & de gloire,



Ce beau iour benissant, quand ià voisin de l'Ost  
 Il void un grand silence, & n'entend presque mot,  
 De ses pasles amis void les yeux cheuts à terre,  
 Iuge tout aussi tost que le sort de la guerre  
 A produit quelque esclandre, & de plus pres apprend  
 La cause de ce dueil: Mais son courage grand,  
 Inuincible aux malheurs, ne tombe ni ne ploye,  
 Ains les fruiçts genereux de sa vertu desploye,  
 Qui iamais ne relasche & iamais ne defaut:  
 Tant plus la Palme on charge & plus s'esleue en haur,  
 Ainsi fait de Belliers, bien qu'au fonds de son ame  
 Ce cruel accident de cent pointes l'entame,  
 Pourtant il ne se rend, ains d'un œil asseuré,  
 Coupant les vains regrets d'un dueil demesuré,  
 S'aproche, se resoult, & les autres console,  
 D'une voix magnanime, ouurant ceste parole:

Il faut donner des pleurs à ceux que le trespass  
 Sans nul honneur enuoye aux ombres de là bas,  
 Et, qui, cachans leur vie au coin de leur village,  
 Inutiles vaisseaux ont consumé leur âge:  
 Mais à toi, frere cher, qui tant & tant de fois  
 As respandu le sang des haineux de nos Rois,  
 Qui viens d'en faire un lac, qui n'eus iamais empreinte  
 De l'effroyable mort ni l'horreur ni la crainte;  
 Il te faut des lauriers, des palmes, & le los  
 Dont la haute vertu recognoit les Heros.  
 Toi, qui l'amour du Ciel euz au cœur imprimée,  
 Toi, qui as plus ta foi que ta vie estimée,  
 Toi, qui, hors des combats, gracieux & courtois,  
 La pitié, la douceur en ton ame portois;

Toi



Toi, qui en tes propos constant & veritable,  
 Tel qu'Ajax Telamon, n'inventas jamais fable:  
 Toi, la fleur des amis, qui à donner conseil,  
 La parole, ou l'espee oncques n'euz de pareil:  
 Toi, qui scauois domter l'une & l'autre Fortune,  
 Qui ne cognuz jamais l'auarice importune,  
 Dont l'esprit releué n'auoit rien que de grand,  
 Qui estois tout ensemble & vaillant & prudent;  
 Bien que tu meures ieune, & qu'à peine cinq lustres  
 Fournissent de carriere à tes vertus illustres:  
 Toutesfois le renom de ton los nompareil  
 Doit aller & durer autant que le Soleil.  
 Plustost les bleds naistront sous les vagues profondes,  
 Et le pere Ocean douces verra ses ondes;  
 Plustost dedans son sein l'une & l'autre Ourse ira,  
 Que la race à venir ta gloire ne dira.

Ce n'est rien que la mort; tout ce qui prend naissance  
 A la loi des destins doit ceste redevance;  
 Le fort Alcide mesme à la fin la paya,  
 Et le fils de Thetis au combat essaya  
 (Quand il occit Memnon) que les fils des Deesses  
 N'eurent la rigueur des Parques dompteres:  
 Les hauts Dieux ont voulu nostre âge limiter,  
 Quand le terme est venu nul ne peut l'eiter,  
 Rien n'est deffous le Ciel exempt de cest outrage,  
 Tout passe, tout perit, & tout mortel ouurage  
 Qui semble defier le passage des ans,  
 A nos iniures cede ou à celles du temps.  
 Mais d'estendre & de rendre en toutes parts semee,  
 Par actes immortels, sa viue renommee,



*Et dessous renuerfer le silence abattu,  
Cest æuvre n'appartient qu'à la seule vertu.*

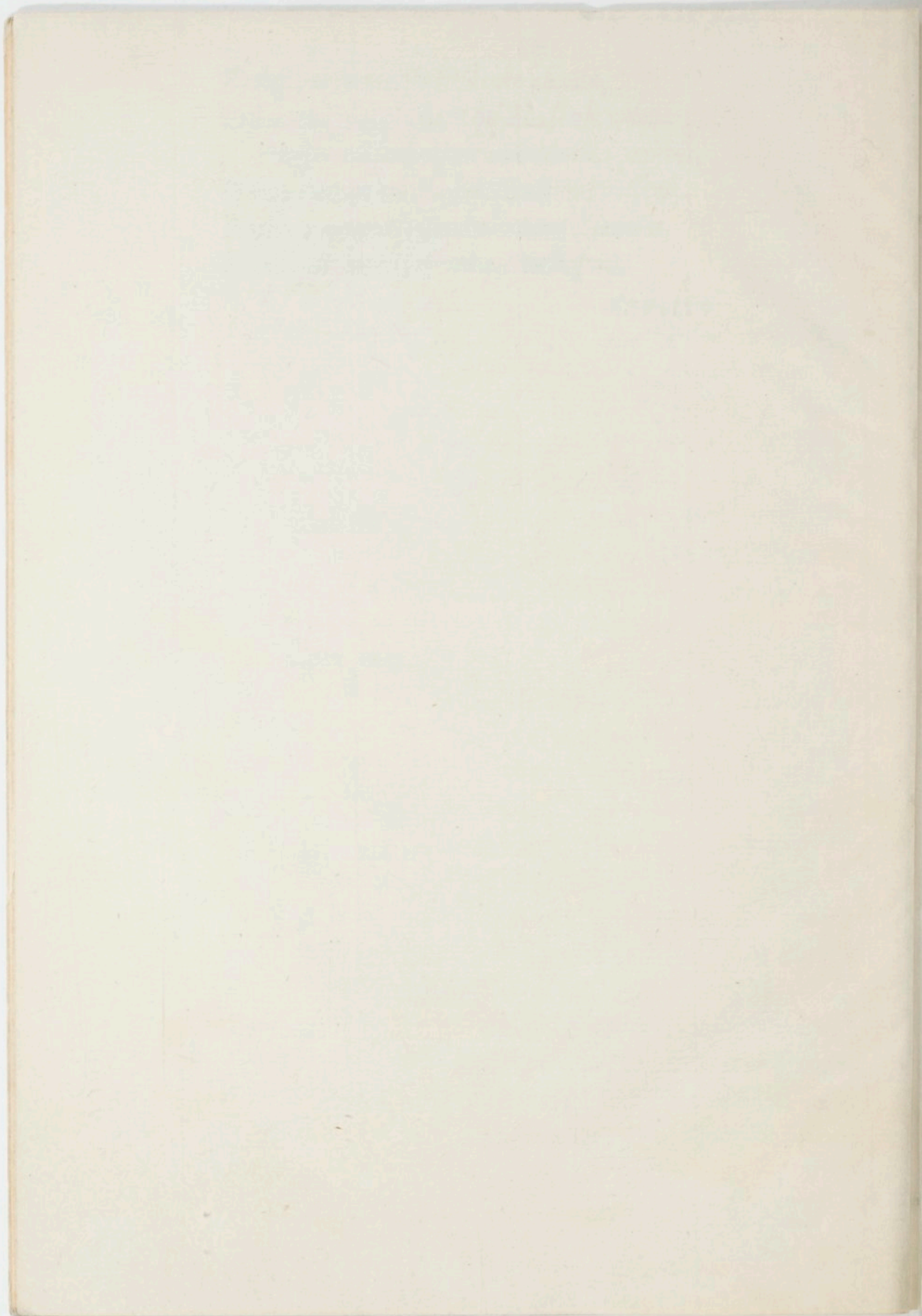
*Puisse-ie, ô seul espoir iadis de mes pensees,  
Suiure comme un crayon tes actions passees:  
Puisse-ie mourir ieune, en viuant d'iamais,  
Et toi iouir au ciel d'une eternelle paix.*

EXPILLY.















BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 01030266 0